

"Le soir du chien"
"L'annonce"
"Les pays" de Marie-Hélène Lafon

Nous avons entamé l'année avec Marie-Hélène Lafon et avons choisi trois de ses ouvrages : « Le soir du chien » (2001), un de ses premiers livres, « L'annonce » (2008) et enfin « Les pays » (2012). Lecture intéressante car il a été possible de suivre l'évolution de son style, style auquel elle est particulièrement attachée en tant que professeure agrégée de lettres.



Rappelons que Marie-Hélène Lafon est née en 1962 à Aurillac (Cantal) et a grandi jusqu'à l'âge de 11 ans à la ferme familiale, située quelque part dans le Haut-Cantal. Elle poursuit sa scolarité en pension chez les soeurs à St Flour jusqu'au baccalauréat. De cette expérience, elle en tirera le goût d'apprendre et le goût de l'écriture. En 1980, elle part à la Sorbonne faire ses études de lettres classiques ; elle « monte » à Paris. Parcours sans faute, elle débute sa carrière de professeur en 1984. En 1996, elle fait parvenir sa première nouvelle à Pierre Michon, écrivain.

En 2001, elle publie son premier roman, « Le soir du chien » chez Buchet-Chastel qui obtiendra le prix Renaudot des lycéens.

Marie-Hélène Lafon a obtenu récemment le 27 novembre 2012 « le Prix du Style » pour son dernier roman « Les pays ». Lors de l'émission de Busnel sur la 5, Marie-Hélène Lafon dit qu'elle « s'applique », dit avoir une relation charnelle avec les mots ; elle les cisèle.

Style plus ou moins apprécié car, dans le nouvel observateur, Jean Contrucci, journaliste, qualifie son style de « chinoiserie esthétiques » ou encore affirme : « l'obsession de la belle ouvrage est telle que l'émotion s'y noie ».

Un peu sévère, sans doute mais parfois vrai.

Pour d'autres, l'auteur a une puissance d'évocation telle que « les odeurs montent, que le lecteur touche ce que Claire (son personnage principal des « pays ») touche ».

Oui, Marie-Hélène Lafon joue dans la cour des grands. Certaines lectrices parlaient de Proust. Ce qui est certain, même si son style est parfois un peu « froid », même s'il arrive que l'on se perde dans ses méandres et que l'on aurait envie de dire : « ça suffit » ou « pas trop », l'auteur a une grande maîtrise de son écriture. Elle possède ce don de la formule ainsi qu'une puissance d'évocation et, en quelques mots, décrit avec beaucoup de justesse et de finesse des instants de vie ou des attitudes illustrant le caractère des personnages. De même nous trouvons dans son texte des galeries de portraits à la fois précis et succincts.

Ainsi, dans « Le soir du chien » (2001), premier roman écrit d'un trait, sans partie, sans chapitre, très peu d'alinéas, 140 pages et des phrases courtes car on est au pays des « taiseux », pays rude où la parole est rare, mais quand elle s'exprime, c'est par quelques mots. D'une histoire banale qui aurait pu sombrer dans le roman de gare, grâce à la richesse de l'écriture et c'est tout l'art d'un bon écrivain, elle nous en fait un petit bijou. Il y a la partie avant le soir du chien et la partie après, c'est le soir où tout bascule, où tous les personnages vont se repositionner.

Lafon nous décrit une galerie de personnages, Aude, la bibliothécaire, Marlène, l'héroïne principale, Laurent, son compagnon et Alban, le vétérinaire.

Description très ludique de la pâtisserie où grandit Marlène, description succulente, devrait-on dire tant on salive devant les gâteaux. : « Marlène, élevée par ses grands-parents, boulangers-pâtisseries, avait grandi dans les odeurs chaudes du pain . . . Le dimanche matin, sa grand-mère et elle, s'affairaient derrière le comptoir, entre les brioches vernissées et pansues, les religieuses au chocolat . . . les petits pains au lait et les feuilletés ronds aux pommes . . . Elle plaçait dans le carton glacé les précieuses merveilles encapuchonnées d'un papier crème . . . » p.26-27

On découvre aussi la Normandie, et parfois, on pense à Maupassant, tant les personnages sont comme figés dans certains comportements à l'accent maupassien. Et on découvre aussi cette région que connaît si bien l'auteur : le Cantal dont elle nous reparlera dans « l'annonce ». » écrit en 2008, roman toujours « L'annonce » écrit en 2008, roman toujours écrit d'un trait sans partie, ni chapitre, 151 pages. Ici, le style est différent, plus fluide avec des phrases plus longues, et quelques mots « barbares » qui nécessitent l'ouverture du dictionnaire pour en retrouver le sens exact.

C'est l'histoire d'une rencontre, née d'une petite annonce dans le journal. Paul, paysan célibataire de 46 ans à Frédières dans le Cantal cherche épouse. Annette, 37 ans, un fils, un mari alcoolique, vit à Bailleul et veut refaire sa vie.



C'est une histoire d'amour.

Histoire qui aurait pu, aussi, être banale mais passant au tamis de l'écriture de Marie-Hélène Lafon prend une toute autre dimension.

Des passages savoureux, bien observés, notamment sur le rite de la lecture du journal auvergnat « La Montagne » : « Paul payait l'abonnement à « La Montagne ». Le journal, apporté en fin de matinée par le facteur, circulait entre les habitants de la maison selon un protocole sanctifié par l'usage. L'oncle aîné l'ouvrait avant le repas ; les nouvelles locales et en premier lieu les Avis d'obsèques, faisant chaque jour l'objet autour de la table d'une glose partagée plus ou moins rudimentaire . . . Après le repas de midi, au moment du café, l'oncle puîné s'emparait à son tour du journal et parcourait d'un oeil furtif . . . la météo et les programmes de la télé. Venaient alors la sieste des oncles . . . et l'heure sacrée de Nicole . . . Après le repas Paul consacrait sa soirée au journal qui lui était enfin concédé dans un état plus ou moins critique . . . » p. 85 à 89.

Avec « Les pays » (2012), Marie-Hélène Lafon nous livre un peu plus d'elle-même ; à travers le personnage de Claire, c'est un roman autobiographique et cette fois divisé en trois parties.

Le goût de la belle écriture hante toujours l'auteur, écriture qui donne beaucoup de relief au récit, tout comme dans les autres romans d'ailleurs. Mais ici, la narratrice « s'applique » davantage car c'est son histoire et pour la faire partager à son lecteur, il lui faut s'impliquer davantage afin qu'il puisse plonger le plus possible dans ses racines. Il faut qu'il saisisse toutes les subtilités d'une vie d'avant (le Cantal) et d'après (Paris).

D'ailleurs, Marie-Hélène Lafon ne se raconte pas, « elle enracine juste, au profond, ses histoires dans les paysages de son enfance, et tourne, en sens contraire, le brouet de ses sensations et de ses souvenirs » Xavier Houssin « le Monde » du 5 octobre 2012.

Elle dit à propos du Cantal : « On ne le quitte pas, on y revient, on n'en revient pas. (. . .) J'en suis. De là-haut. J'en descends. Comme d'une ligne profonde. Lignée de vie, ligne de sens. »

La première partie, enfant, première prise de contact, elle vient à Paris avec son père. Découverte de la ville : gare Montparnasse, Tour Eiffel, salon de l'agriculture.

Puis, sa vie d'étudiante à la Sorbonne dans la deuxième partie. Un magasinier de la bibliothèque de la Sorbonne, originaire du Cantal, un pays, raviva en elle, par sa voix rocailleuse et ses façons de dire, ses sensations enfouies. « Claire avait un pays ; elle avait adopté à son endroit ce singulier usage du mot pays qu'il avait employé la première fois pour lui parler et la désigner à ses collègues . . . » p.78 Voilà l'explication du titre.

Elle nous livre de délicieux petits moments de vie : à la laverie p.61, le jardin du Luxembourg p.63-64, le pantalon rouge p.66.

Elle nous ravit avec des galeries de portraits : Jean-René, Véronique, Lucie, Mme Rablot, la caissière de la banque.

Dans la troisième partie, l'émotion affleure. Son père vient lui rendre visite avec son neveu.

« Venir trois ou quatre jours comme ça, à Paris, à Noël, ça coupait le temps, ça le sortait un peu en hiver . . . » p.187

Pour le père, toute petite, « elle était une bourgeoise, il l'avait bien vu, « elle faisait pas » de bruit en mangeant la soupe. » p.198

Mais si ces deux-là ont des difficultés à se parler, on sent qu'ils s'aiment. Il est ses racines ; elle les porte en elle.

Ces pages sont superbes.

L'écriture de Marie-Hélène Lafon illustre bien la pensée d'Eugène Delacroix : « Nous ne possédons réellement rien. Tout nous traverse. »

Les lectrices ont apprécié.

Mais encore une fois, pour « goûter » pleinement toutes les subtilités de ces types de roman, il faut les lire deux fois. Ils ne se « donnent » pas la première fois. Sinon, on passe à côté.

Rendez-vous le 28 février autour du livre de Magda Sazbo « la porte ».

Bonnes lectures à toutes.

